

## LA CAGNOTTE

de Eugène LABICHE et Alfred DELACOUR  
par le Centre Dramatique National du Nord Pas-de-Calais

(Spectacle accueilli par le N.T.P.M. en collaboration avec le THEATRE MUNICIPAL)

Mise en scène  
Décors et costumes  
Eclairages  
Musiques  
Chorégraphie  
Costumes réalisés par  
Décors réalisés par  
Assistant à la mise en scène  
Assistant décorateur  
Accessoiristes  
Régie

Jean-Louis Martin-Barbaz  
Pierre-Yves Leprince  
Gérard Boucher  
Jean-Pierre Gesbert  
Jacques Giraud  
Donate et Michel Marchand  
Multiscenic  
Laurent Pelly  
Bernard Legoux  
Jean-François Hubert - Jean-Paul Lizon  
Daniel Delannoy - Gilles Séclin - Jean-Luc Chanonat

Avec par ordre alphabétique

Cyrille Artaux  
Philippe Beglia  
Jean-Jacques Bellot  
Renaud Bertrand  
Andrée Damant  
Jean-Pierre Gesbert  
Rémi Gibier  
Jacques Giraud  
Michel Jourdheuil  
Bernard Jousset  
Bernard Larmande  
Claude Lochy  
Louis Lyonnet  
Agathe Mélinand  
Laurent Pelly

Sylvain  
Benjamin - Chalamel  
Le violonneux - Un garçon de café  
Flûte - Un gardien - Un garçon de café  
Léonida  
Piano - Baucantin - Tricoche - Un gardien - Un garçon de café  
Joseph - Un gardien - Un garçon de café - Un pierrot  
Béchet - Un garçon de café  
Félix - Un pierrot  
Chambourcy  
Clarinette - Cocarel - Un garçon de café - Un gardien  
Cordenbois  
Colladan  
Blanche  
Tuba - Un garçon de café - Un gardien - Un pierrot

**BEZIERS - Théâtre Municipal - Mardi 16 Février - 21 heures**

**Location ouverte :**

- au N.T.P.M. 13, Bd Duguesclin - Tél. : (67) 62.16.89  
du 8 au 13 Février de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures

- au THEATRE MUNICIPAL : les 15 et 16 Février  
de 16 heures à 19 heures - Tél. (67) 28.42.30

**Prix des Places :**

*Tarif général : 38 Francs*

*Magic'Pass, Collectivités, Cartes d'usagers  
du Théâtre Municipal : 28 Francs.*

**Il n'y a pas de règles au théâtre. Tout l'art consiste à peindre sincèrement comme on voit et comme on sent. Une pièce est une bête à mille pattes qui doit toujours être en route. Si elle ralentit, le public baille ; si elle s'arrête, il siffle.**

*Toute une famille de petits bourgeois pantouflards et rondouillards quitte le salon douillet de La Ferté-sous-Jouarre, pour la grande aventure : Paris, capitale des plaisirs secrets et des envies mal formulées.*

*Ils en rêvent, comme des américains rêvent de la Tour Eiffel et du Moulin Rouge, ou comme ce baron suédois de «La Vie Parisienne», qui veut «s'en fourrer jusque là !».*

*Il s'agit en effet de dépenser le petit capital d'une cagnotte, amassé sou à sou au cours des longues soirées d'hiver, à la table de la «bouillotte». Et là, commence la plus folle des aventures.*

*Grotesques et gonflés de suffisance, nos héros vont partir à la conquête de Paris comme Don Quichotte à celle des moulins, chacun étant le Sancho Pancha de l'autre.*

*Mais derrière une méchanceté latente, une férocité impitoyable, qui sait croquer chaque habitude, chaque prétention, mais aussi chaque espoir, se cachent la tendresse et la générosité de Labiche qui sait dépasser le stade de la caricature pour atteindre celui de la grande comédie de caractère.*

*Avec tout le charme coloré et désuet d'une vieille photographie ou d'une estampe populaire, «La Cagnotte» se rattache à la grande tradition des vaudevilles français, qui forma René Clair et inventa la comédie musicale et le théâtre de l'absurde.*

*C'est pourquoi, nous nous attacherons à traduire le rythme étourdissant et les couleurs vives d'une aventure rocambolesque qui va conduire de paisibles bourgeois de province jusqu'aux antichambres du crime, le tout sur une musique de caf'conc'.*

Jean-Louis MARTIN BARBAZ  
Juillet 1981

## **LABICHE OU LE MONDE DES APPARENCES MENACEES**

*Décorer Labiche ? Plaisir comparable à celui qu'il donne : rire et angoisse . . .*

*Plaisir d'un monde sensuel, dans lequel on aime le confort, mais dans lequel on a mal aux pieds parce qu'on a perdu l'habitude de courir, mal à l'estomac parce qu'on mange trop, à la tête, au cœur parfois, jamais à l'âme. . .*

*Monde visuel des apparences – apparences trompeuses comme au théâtre – comme dans la vie ! La pièce date de 1864 ; le Second Empire s'achève, on va avoir bien peur pour l'aisance bourgeoise chèrement acquise ; on réduit les crinolines pour monter en train, et pour faire des économies, car on est gourmand, mais un peu radin ; on a un petit intérieur douillet, mais l'extérieur survient, et le monde paisible des rentiers bascule, tourne, aspiré par le mouvement perpétuel du théâtre, et surtout celui-là.*

*Les décors pivotent comme le monde autour de ces héros sans héroïsme, les costumes sages se défont, la folie naît de la raison, la fantaisie de la convention et le chant de la parole . . .*

*Bien sûr, tout rentre dans l'ordre au dernier moment : mais c'est un ordre suspect désormais. Le monde, pour tous les grands dramaturges n'est qu'illusion – la vie n'est qu'une gigantesque glissade, comme la vraie vie, souvent – chez Labiche, toujours.*

*Les préjugés, la rente et la vertu s'effondrent : reste la lucidité, cruelle, mais tendre aussi, et joyeuse. Et c'est le rire – d'autant plus énorme que le petit monde est petit, précisément – que nous offre comme fin à tout, comme un cadeau mais aussi comme une philosophie, ce spécialiste de l'égoïsme, l'auteur de «moi», Eugène Labiche . . .*

**Vous avez raison, je me suis adonné presque exclusivement à l'étude du bourgeois, du « philistin » ; cet animal offre des ressources sans nombre à qui sait le voir, il est inépuisable. C'est une perle de bêtise qu'on peut monter de toutes les façons.**

(...) C'est ce qu'on pourrait appeler sa chance, ou si l'on veut, le génie qui donne toute son importance à l'œuvre de Labiche. Devina-t-il leur puissance ? Je ne le crois pas. L'auteur de *Moi* ne cherche jamais à accuser, à exagérer. Il ne s'indigne pas. Il résume ses observations et crée des personnages vivants, jamais il n'agit des caricatures. (...) En nous présentant ce milieu qui va jouer un si grand rôle dans les années à venir, pendant et après le Second Empire, un rôle d'autant plus grand qu'il fut mal compris, Labiche, plus clairvoyant, nous montre le fonctionnement du mécanisme de la prise du pouvoir par la bourgeoisie. Labiche nous apprend à connaître non seulement les individus, mais toute une classe (...).

Quand on considère les œuvres représentées pendant l'année 1864, *Moi*, *La Cagnotte* et *Le Point de mire*, on admet que ce fut l'année qui marqua le zénith mais qui démontra à Labiche qu'il ne pouvait, en dépit de ses efforts, s'évader du vaudeville. *La Cagnotte* fut un triomphe. C'est, en effet, un chef d'œuvre du genre et supérieur encore au *Chapeau de paille d'Italie*. En outre, ce qu'avait tenté non sans succès Labiche dans *Un Chapeau*, de peindre rapidement en quelques traits les principaux caractères, est parfaitement réussi dans *La Cagnotte*. Les protagonistes sont doués d'une vie intense et d'une étonnante vérité. Ils sont si caractérisés par quelques mots et par quelques gestes, qu'on les reconnaît à chaque démarche. Ce sont des créatures inoubliables, ce qu'on peut appeler des types. Il est à noter que jamais Labiche n'avait voulu rire des femmes. Un des rares personnages comiques féminins est l'extravagante Léonida, la vieille fille à marier. Une remarque qui montre que Labiche connaissait ses limites et explique pourquoi les femmes du théâtre de Labiche ne sont que des comparées ou des silhouettes : Léonida est plus « caricature » que son frère et ses concitoyens de la Ferté-sous-Jouarre.

La formule de *La Cagnotte*, en dépit du succès que cette pièce obtint, ne satisfaisait pas Labiche. Il savait que le rire qui secouait les spectateurs leur évitait de regarder et qu'ils ne comprenaient pas ses véritables intentions. (...) Si les habitants de la Ferté-sous-Jouarre et ceux des communes du même ordre, c'est-à-dire des trois quarts de la France, avaient, au lieu de rire, regardé dans ce miroir, ils auraient dû être effrayés de vivre avec autant de mesquinerie et si peu de générosité et de grandeur. Tous les mots qui font sourire, les répliques qui provoquent le rire, sont simplement atroces. Aucun écrivain français n'avait jamais osé peut-être présenter les provinciaux sous un jour aussi lugubre avec autant de brutale franchise. C'est cette violence qui fait de Labiche un écrivain de grande classe. Et le succès, loin de l'inquiéter, l'incite à se montrer toujours plus féroce.(...)

Philippe SOUPAULT  
« Labiche, SA VIE, SON OEUVRE »  
éditions MERCURE DE FRANCE.

Je n'ai de prétention qu'au sens commun, au bon sens, et je crois qu'avec du bon sens on peut résoudre toutes les questions, même les plus compliquées. Permettez-moi donc de me ranger dans la catégorie des ignorants . . . des ignorants intelligents.  
Je n'ai pas de style académique, et l'horreur de la phrase me poursuit partout. Ce qu'il (vous) faut promener dans le monde, c'est notre gaieté, cette gaieté qui est de vieille race française, et qu'aucun peuple ne possède.  
La muse qui nous inspirait, mes amis et moi, était une bien petite muse ; elle s'appelait simplement : la bonne humeur. Nous avons ri, nous avons fait rire, j'espère qu'il nous sera beaucoup pardonné.

Labiche

C'est cette rapidité dans l'action qui enchante dans le théâtre de Labiche. Le lecteur ou le spectateur n'a pas le temps de reprendre souffle. Il est entraîné de plus en plus loin et avec une fatalité qu'il subit avec plaisir – avec un certain contentement aussi que donne le déroulement d'une série.

On peut éprouver un amusement qui va jusqu'à la fascination à voir fonctionner une horloge dont tous les rouages s'enchaînent, surtout lorsque le mouvement s'accélère – alors il ne faudrait plus parler d'horloge mais de moteur – et que nous sommes entraînés dans une précipitation vertigineuse. Alors le tempo change, mais nous nous en réjouissons tout en ayant peur comme dans les montagnes russes. Voilà ce en quoi excelle Labiche.

Jean GRENIER

Dans ce comique, certes, les situations jouent un rôle. Elles ne servent encore qu'à faire jaillir les caractères. Et, d'ailleurs, si bouffonne qu'elle soit, une situation n'est drôle que si on y arrive par les moyens les plus naturels. L'absurde, chez Labiche, souvent agite ses grelots. C'est l'absurde simplement de la passion lorsque l'intelligence n'est plus là pour la réfréner, ou le respect humain ou la peur du ridicule. D'intelligence, les personnages de Labiche n'en ont guère. Ils n'ont qu'une idée à la fois et ils s'y tiennent. Elle devient alors idée fixe. La folie est au bout.

C'est dans les nations aisées qu'il y a le plus d'aliénés. Rentiers, entrés dans une époque paisible, ces bourgeois de Labiche n'ont pas de soucis graves. On dirait parfois qu'ils en bâillent, qu'ils en ont le tournis et qu'il leur faut secouer ce tiède cocon. Mouvement qui correspond peut-être à un besoin de leur créateur. Labiche aussi, on dirait que, devant l'épaisseur de ses personnages, un vertige le prend, une sorte d'agacement, qu'il a besoin de frapper dans ses mains, de semer la panique, de précipiter ces obèses dans une sarabande. (Il y a de cette folie parfois, de cette exaspération, chez Flaubert). A quoi correspond peut-être enfin une nécessité de l'œuvre d'art, le besoin, pour une pièce, de s'envoler, de gagner, ne fût-ce que pour un moment, une région où la raison plate ne peut plus la suivre. Un art est sans bonheur s'il reste sans folie.

D'intelligence, guère. De respect humain, de sens du ridicule, pas davantage. Le respect humain, le sens du ridicule, ce sont là des sentiments par où nous tenons compte d'autrui. Dans le théâtre de Labiche, d'une certaine manière, les autres n'existent pas. C'est l'effet ordinaire de l'égoïsme. Nous en arrivons ici au trait capital de ces personnages : un égoïsme étonnant, énorme. Regardez-les. Des fantoches, ça ? Ce sont des bulldozers. Qui avancent, qui foncent, qui écrasent. Leurs bedaines peuvent tromper. La bedaine, au théâtre, passe pour bonasse. Ces bedaines sont closes et elles en deviennent féroces. Et sans méchanceté, je veux dire sans méchanceté voulue. Le méchant encore pense aux autres, ne serait-ce que pour leur nuire.

Et c'est pourquoi, contrairement à ce qu'on pense souvent, le théâtre de Labiche doit être joué vrai. Le théâtre comique est avant tout un théâtre d'agression. Un théâtre de combat. D'un homme qui rit, on dit qu'il est désarmé. C'est assez dire que les armes y étaient. Tout auteur comique, j'entends tout bon auteur comique, accuse son siècle et il le fait parcequ'il ne pourrait pas faire autrement, parce que faire rire, c'est attaquer, parce que le rire, c'est une tempête et qu'une tempête, c'est une agression. Cette agression, cette accusation ne gardent leurs pouvoirs que si, dans les personnages, le spectateur se reconnaît – ou, au moins, reconnaît ses voisins, ce qui finira bien par l'amener à un retour sur lui-même. Si, de ces personnages, on fait des burlesques, des fantoches, des clowns dans des redingotes jamais vues, le spectateur ne reconnaît plus personne, l'agression est manquée, l'accusation se perd dans les oripeaux. Toute charge habille, déguise et, au total, isole le personnage, l'écarte de nous. Le comique est une vérité nue. L'humanité de Labiche est comique dans la mesure où c'est une humanité mise à nue.

Et c'est cela, le comique moderne.

Félicien MARCEAU.